

La Flèche brisée / Broken arrow



De Delmer Daves

Avec James Stewart, Will Geer, Jeff Chandler...

Etats-Unis – 1950 – 1h33

SEMAINE WESTERN

Jeudi 26 avril 2018 18h30

Dimanche 29 avril 2018 19h00

Réalisé en 1949, et sorti avec un an de retard aux États-Unis, *La Flèche brisée* marque le retour de James Stewart au western après une dizaine d'années d'éloignement du genre. Si le film est avant tout connu pour la prise de position pro-indienne de son scénario, le travail de réalisation de Delmer Daves n'est aucunement à négliger : *La Flèche brisée* reste grâce à eux, des décennies après sa sortie, un grand film subversif.

À la fin du XIXe siècle, la guerre fait toujours rage entre les indiens natifs de la région des Dragoon Mountains, dans la région actuelle entre l'Arizona et le nord du Mexique. C'est dans ces monts que s'est réfugié le chef indien Cochise. Les tribus apaches sur lesquelles il a autorité, elles, mènent la vie très dure aux colons blancs locaux. Dégoûté de ce qu'il a vu des conflits entre Indiens et Blancs, le capitaine Jeffords (James Stewart) va tenter de mener une négociation pour la paix entre les deux peuples. Mais entre les Blancs qui ne voient Cochise et son peuple que comme un ramassis d'assassins, et les Indiens qui refusent de céder à la colonisation blanche, la trêve ne se négocie pas sans douleur.



« C'est l'histoire d'un territoire, de ceux qui y vivaient en 1870, et d'un homme dont le nom était Cochise. Il était indien – le chef de la tribu apache des Chiricahua. J'ai pris part à cette histoire et ce que je m'apprete à vous dire advint exactement comme vous allez le voir – le seul changement sera que, lorsque les Apaches parlent, ils parleront dans notre langue. Ce qui se passa fait partie de l'histoire de l'Arizona et cela commença ici, à l'endroit où vous me voyez chevaucher. » Ainsi commence *La Flèche brisée*, avec le capitaine Tom Jeffords (James Stewart) en voix off, qui met ainsi les choses au point : ce que nous allons voir est une histoire vraie. Entrer dans un western avec l'assurance que l'histoire en est réelle impliquerait-

il que les autres films du genre ne le sont pas ? Ce serait aller trop loin peut-être, mais il est indéniable que *La Flèche brisée* se démarque dès son début des histoires traditionnelles du genre, opposant Blancs et Indiens.

La voix de Stewart, largement présente tout au long du film, ne possède même pas le ton conquérant que l'on attendrait. C'est la voix d'un homme lassé, mais pas encore revenu suffisamment de tout pour laisser mourir devant lui un jeune Apache. Le jeune homme criblé de balles qui se traîne sur le sable, sous les yeux de Jeffords, attire d'emblée sa sympathie, surtout parce qu'il est la victime symbolique d'un conflit que l'on sent devenu insensé pour Jeffords. Qu'est-il advenu du cow-boy conquérant, de l'homme seul en butte à un monde hostile avec pour seuls atouts sa monture, ses armes et le sentiment profond que la conquête qu'il mène est juste ?

[...]

La photographie d'Ernest Palmer accompagne ce sentiment de pureté : si Debra Paget et Jeff Chandler – qui interprète d'une façon magistrale le rôle du chef apache Cochise – ne sont pas natifs américains, le maquillage, les tons parfois outranciers des couleurs de l'image y pallient admirablement. De la même façon, un grand soin est accordé aux scènes se déroulant auprès des Indiens, quitte à parfois briser le rythme attendu dans un western (avec notamment la très belle scène de la danse le premier soir). À tout prendre, *La Flèche brisée* est avant tout un film tout en lenteur, particulièrement pour les scènes se déroulant chez les Indiens. Nombreuses sont, à l'opposé, les scènes chez les Blancs où les confrontations virent à l'agressivité. Les regards, les attitudes, la mise en scène des lieux mêmes brisent l'harmonie des lignes structurelles de l'écran. Chez les Indiens, au contraire, un soin est apporté à l'équilibre dans l'image renforçant encore l'impression d'assister à des scènes sises dans un Éden oublié. Ainsi, la mise en scène de l'arrivée de Jeffords chez les Indiens est extrêmement symptomatique d'un retournement de valeur : de figure centrale du récit, le cow-boy devient la proie inquiète d'Indiens dont il ressent à peine la présence, pour finir par accéder à l'inexpugnable camp de Cochise. Là, à l'entrée de ce qui deviendra pour lui (et pour les Américains, puisque ce faisant, il pose la première pierre de l'entrée de l'homme blanc dans cette région) l'endroit de la renaissance, Jeffords apparaît à l'écran écrasé par la nature : deux piliers de pierre l'entourent, un ciel d'un bleu pur l'écrase – lui n'est qu'une fourmi, en regard d'une nature inviolée par le Blanc. Ici, comme ailleurs, l'homme blanc n'est pas le maître qu'il voudrait être, et c'est à la fois l'apprentissage de l'humilité et la capacité à faire les premiers pas vers l'autre qui assureront sa survie. On est alors bien loin des cow-boys univoques, monolithiques et conquérants qui sont la tradition du genre.

On peut reprocher à *La Flèche brisée* son manque d'exactitude historique, notamment en ce qui concerne une autre grande figure indienne présente dans le film, Geronimo. Le doute est légitimement permis quant au fait que celui-ci n'ait été qu'un chien fou arrogant. De la même façon, Cochise reste une figure très idéalisée du « bon sauvage », du sauvage tolérant – mais peu importe, finalement. *La Flèche brisée* n'est pas un film sur la véritable histoire des Indiens, mais plutôt sur la véritable histoire des Blancs qui les combattirent. Que les Indiens soient dessinés à grands traits peut-être vu comme l'expiation des portraits de sauvages sanguinaires auxquels ils étaient auparavant habitués. Le slogan du film, à l'époque de sa sortie aux États-Unis, disait : « Le cinéma peut être fier de ce film... Aujourd'hui... Demain... À une génération de nous... » Ne s'accorder avec cette affirmation que parce que l'histoire de Sonseeahray et de Tom Jeffords est bouleversante serait facile, et ce serait surtout oublier l'hymne à la tolérance et à l'humilité que *La Flèche brisée* adressait à l'Amérique d'alors, où il était toujours de bon ton de considérer tout ce qui n'était pas W.A.S.P. comme une sous-humanité. Le fait qu'Albert Maltz, scénariste du film, ait été à ce moment-là déjà présent sur la liste noire du maccarthysme est probablement une preuve suffisante de la subversion latente qui baigne *La Flèche brisée*.

critikat.com

Autres Séances Western :

***Little Big Man* : jeudi 26 avril 21h et lundi 30 à 14h**

***The Homesman* : dimanche 29 avril 11h et lundi 30 à 19h**

***Impitoyable* : Mardi 1^{er} mai à 20h**